

—François, emmenez-la !...

—Oui, oui, ne la laissez pas ici !

Alors, d'un bond, elle s'élança vers la civière, se jeta éperduement sur sa fille, puis, menaçante, l'œil en feu :

—Qu'avez-vous dit ? s'écria-t-elle si terrible qu'on en frissonna. Qui donc veut m'arracher d'ici ?... Qui donc veut me la prendre ?

Et les narines dilatées, toute frissonnante, horrible de désespoir, elle semblait défier la foule... la foule qui, de plus en plus saisie, se regardait, n'ayant jamais rien vu d'aussi tragique.

Puis, son regard s'étant enfin reporté sur Suzanne, son visage n'eut plus qu'une expression d'infinie tendresse, d'inconsolable douleur.

Dans ses mains tremblantes, elle avait pris la tête de l'enfant, et elle lui couvrait le front, les yeux de baisers fous. Ses lèvres aussi se posaient longuement sur ses lèvres, comme si elle eût voulu lui infuser de sa vie, la ressusciter sous ses caresses. Et, silencieuse, elle la contemplait. Des mots lui échappaient qu'elle disait pour elle seule : " Qu'elle était grande déjà — Qu'elle était été belle ! "

Et, tout à coup, comme elle venait de se pencher encore sur Suzanne, comme elle lui prodiguait encore ses baisers, elle eut un grand cri éperdu :

—Elle vit !... Elle me regarde !... Elle vit !... Elle vit !...

Et, transfigurée, près de défaillir de bonheur, elle montrait l'enfant, répétant avec force :

—Elle vit !... Elle vit !

François et sa femme venaient d'accourir, Maurice aussi se précipitait vers Suzanne et jetait à son tour un cri de joie.

Oui, Suzanne vivait !... Suzanne n'était plus le cadavre rigide et glacé que l'on avait rapporté tout à l'heure !... Les soins énergiques qu'elle avait reçus et le grand air qu'elle avait respiré venaient d'accomplir ce miracle, d'opérer cette résurrection !

Et tandis que la foule se retirait profondément impressionnée, tandis que, dans les bras l'un de l'autre, le blanchisseur et Mme François pleuraient de joie à la pensée qu'ils n'auraient pas sur la conscience la mort de cette enfant, l'inconnue laissait jaillir le cri de son âme :

—Suzanne... ô ma Suzanne... tu ne seras plus abandonnée... tu ne souffriras plus... Je suis ta mère !

Puis, comme à ce mot, la petite avait tressailli :

—Oui, ta mère ! reprit-elle avec plus de force. Ta mère à qui tu pardonneras !... Ta mère qui t'aime !... Ta mère qui a bien souffert aussi ! —Ma mère ! s'écria Suzanne en lui jetant ses bras autour du cou. Ma mère !

Et ce fut entre ces deux êtres qui avaient été si longtemps séparés et qui se retrouvaient dans une heure si terrible, une longue et folle étreinte...

Quelle extase pour la mère, quel rêve pour l'enfant, tandis qu'une immense émotion ne leur permettait plus de prononcer une parole et que leurs deux cœurs battaient l'un contre l'autre !

—Ma mère !... Vous êtes ma mère ! murmura enfin Suzanne qui avait dans l'âme toute la joie du ciel.

—Oui, ma chérie, ta mère qui toujours pensait à toi et qui t'a bien souvent pleurée... Mais ne me dis pas *vous* comme à une étrangère...

—Mère, je t'aime !

—Et moi, je t'adore !... Et moi je ne veux plus vivre que pour toi !... Oh ! tu verras comme nous serons heureuses et quelle vie pleine d'enchantements je vais te faire !

Mais Suzanne ne répondit pas. Ses yeux cherchaient Maurice. Mais, depuis un moment, celui-ci était rentré dans sa chambre où, tombé en travers de son lit, il pleurait tout bas, le visage caché dans ses mains.

Car s'il n'était point jaloux du bonheur de sa petite amie, et si, au contraire, il était heureux qu'elle eût retrouvé sa mère et qu'elle ne fût plus une pauvre orpheline comme lui, son cœur n'en saignait pas moins au souvenir de la sienne... de la malheureuse femme dont la raison n'avait pu résister à tant de souffrances, de misères et de larmes.

Et Suzanne, à son tour, allait le quitter, l'abandonner, le laissant, cette fois, bien seul au monde !

Et il était de plus en plus désespéré quand, à deux pas, il entendit une voix très douce qui l'appela :

—Maurice !

Et les bras tendus vers lui, très émue et souriante, il vit alors la mère de Suzanne.

Et blotti contre elle, il ne pouvait s'empêcher de pleurer encore, tandis que, pour le consoler, elle lui mettait au front des baisers pleins de tendresse et de reconnaissance.

—Viens !... Viens ! dit-elle, Suzanne t'appelle !...

Et vivement elle l'entraîna dans l'autre chambre où Mme François venait de transporter la fillette.

Elle les poussa l'un vers l'autre, leur mit la main dans la main, puis s'agenouillant et joignant leur deux fronts sous ses lèvres :

—Ne pleure plus, mon petit Maurice, dit-elle d'une voix profonde. Sois heureux, ma Suzanne adorée... vous ne vous quitterez plus !

Mais, soudain, elle tressaillit.

Le blanchisseur et sa femme l'avaient laissée seule un instant, et sur le seuil une voix venait d'appeler :

—Monsieur François !

Et c'était le son de cette voix qui avait rendu toute pâle, toute saisie, la mère de Suzanne.

D'un bond, elle fut hors de la chambre, et comme elle venait d'en repousser la porte derrière elle, un homme fit lentement quelques pas à sa rencontre.

Et il n'y eut qu'un cri :

—Vous !

—Clotilde !

Puis, tandis qu'elle se redressait, frémissante et l'œil chargé d'éclairs, l'homme, encore plus pâle qu'elle, reculait, courbait la tête...

C'était Fernand de Prades... l'homme entrevu au poste de secours d'Alfortville.

IV. — LE PÈRE

—Vous !... vous ? répéta Clotilde dont la stupour semblait grandir et dont les yeux de plus en plus flamboyaient. C'est vous !

Et il y eut un long silence pendant lequel ils se regardèrent.

Il y avait bientôt dix ans qu'ils ne s'étaient revus, depuis le jour où Fernand de Prades, avait quitté sa femme Clotilde.

Aussi avaient-ils peine à se reconnaître, tant ces dix années avaient lourdement pesé sur eux, sur elle surtout qui n'était plus que l'ombre d'elle-même.

Quoi ! cette femme si triste au visage si sévère, cette femme dont les yeux étaient brûlés par les larmes et dont la voix restait sourde même dans l'éclat de la colère, cette femme, c'était Clotilde !... Clotilde autrefois si belle avec son regard rieur, la douceur de son sourire.

—Oh ! non, certes, ce n'était plus elle !... Ses cheveux châtains s'argentèrent maintenant vers les tempes ; ses traits avaient pris une dureté presque effrayante ; ses grands yeux d'un bleu profond n'exprimaient plus qu'un sombre désespoir, et sa bouche aux coins crispés, aux lèvres décolorées, ne semblait plus s'ouvrir que pour des mots de colère ou des cris de menace.

Et Fernand qui pouvait se rendre compte des conséquences de son crime, Fernand qui comprenait mieux à présent toutes les souffrances et toutes les douleurs qu'elle lui devait, Fernand, de plus en plus saisi, détournait la tête pour fuir le regard de Clotilde.

Car dans ce regard qui continuait à peser sur lui, il y avait un tel mépris, une telle indignation et un tel reproche, qu'il ne pouvait le supporter.

Mais elle était aussi pleine de pitié pour elle-même.

Quoi ! c'était donc cet homme qu'elle avait aimé !... c'était donc à cet être-là, à cet être insignifiant et nul qu'elle avait pu faire le sacrifice de sa vie !... Et plus elle le regardait, plus elle se sentait humiliée de l'avoir aimé, aimée, au point de tout sacrifier pour l'épouser.

Car il n'avait rien, cet homme... rien qui, maintenant qu'elle n'avait plus l'inexpérience d'une jeune fille, aurait pu occuper seulement une minute, une seconde sa pensée.

C'était un blond blafard, au sang pâle, au regard terne, au front vide de pensées. Mais ce qui frappait surtout Clotilde, c'était son teint plombé, ses paupières violacées et clignotantes, sa démarche alourdie.

Et comme ce froid silence se prolongeait, brusquement ce fut elle qui le rompit.

—Que désirez-vous et que venez-vous faire ici ? dit-elle la voix si brève qu'il en tressaillit. Si c'est à M. François que vous voulez parler, vous pouvez l'attendre, il va descendre...

Et, d'un geste, elle montrait le petit escalier qui conduisait au premier étage.

—Oui, c'était bien lui que je voulais voir, répondit-il, car je ne vous savais pas ici...

—Oh ! je vous crois ! fit-elle avec un petit rire d'ironie insultante.

—Et ce que j'ai vu tout à l'heure à Alfortville m'avait plongé dans une si mortelle inquiétude que je tenais absolument à avoir des nouvelles de cette pauvre enfant... de cette pauvre petite Suzanne que j'aime...

—Vous !

—Oui, que j'aimais sans la connaître... que j'aimais depuis le hasard d'une rencontre et comme si, tout à coup, la voix du sang eût parlé en moi...

—Suis-je folle !... Est-ce que je rêve !... La voix du sang !... Vous ! s'écria la jeune femme avec un rire convulsif.

—Oh ! ne riez pas !... Quoi qu'il en soit, je ne pouvais plus la revoir sans me sentir de plus en plus attiré vers elle. Car je la voyais souvent, tantôt à Fontenay, où j'ai un pied-à-terre, tantôt à Alfortville ou ailleurs... Et comme je savais que c'était une enfant abandonnée, chaque fois je restais de plus en plus frappé, de plus en plus saisi de l'étrange ressemblance qu'elle avait avec vous...

—C'est vrai ! fit-elle avec orgueil.

—Puis, bientôt, ma conviction se fortifia. J'avais vu M. François, et sans qu'il pût soupçonner la pensée qui me faisait agir, je lui avais fait raconter dans quelles circonstances il avait recueilli l'enfant... J'avais rapproché les dates et les dates concordait bien. C'était bien à la même époque, d'après ce que j'avais appris, que vous vous étiez séparée de la pauvre petite...

—Par votre faute, misérable, par votre faute ! interrompit violemment la jeune femme, après votre criminel abandon de votre femme et de votre enfant laissées par vous sans ressources.

—De plus, reprit vivement Fernand, M. François m'avait montré le papier qu'il avait trouvé épinglé au linge de l'enfant... le papier sur lequel était écrit son nom... *Suzanne*... et dans ce seul mot, tracé pourtant d'une main fiévreuse et lourde, j'avais cru reconnaître votre écriture... Enfin, preuve plus convaincante encore et qui ne pouvait plus me laisser